



SIMONE WEIL

**Réflexions
sur les causes
de la liberté et
de l'oppression
sociale**

PAYOT

« La période présente est de celles où tout ce qui semble normalement constituer une raison de vivre s'évanouit, où l'on doit, sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question. Que le triomphe des mouvements autoritaires et nationalistes ruine un peu partout l'espoir que de braves gens avaient mis dans la démocratie et dans le pacifisme, ce n'est qu'une partie du mal dont nous souffrons. Il est cependant, depuis 1789, un mot magique qui contient en lui tous les avènements imaginables ; c'est le mot de révolution. » Ces paroles datent de 1934 ; elles auraient pu être écrites aujourd'hui.

Simone Weil

Réflexions sur les causes
de la liberté
et de l'oppression sociale

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Motif en couverture : © Dariia/Adobe Stock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-92762-8

NOTE DE L'ÉDITEUR

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale date de 1934, époque d'ébullition des extrémismes politiques et du chômage, des grèves et des manifestations, de la violence et des incertitudes. Simone Weil a vingt-cinq ans. Elle ne doute pas. Boris Souvarine, son ami intime, lui demande un texte pour sa revue *La Critique sociale*. Elle se met en congé de l'enseignement, écrit ce qu'elle jugera être son grand-œuvre, puis entre à l'usine, chez Alsthom, car « il ne suffit pas de se soulever contre un ordre social fondé sur l'oppression, il faut le changer, et on ne peut le changer sans le connaître ». Dit autrement : « Tant qu'on ne s'est pas mis du côté des opprimés pour sentir avec eux, on ne peut pas se rendre compte. » Vivre et penser, c'est tout un pour Simone Weil.

Elle veut « éprouver le monde¹ ». Plus tard, Albert Camus, qui la considérait comme « le plus grand esprit de notre temps » et lui voua une véritable passion intellectuelle, affirmera : « Je suis incapable de parler d'autre chose que de ce que j'ai éprouvé². »

Son empathie et sa révolte face à la souffrance et à l'injustice sont totales, mais pas naïves. Quoique semblant habitée par l'oubli de soi, elle agit pour que le monde change. Et pour convaincre, chacun de ses mots, chacune de ses phrases recèlent une énergie limpide. Lire Simone Weil est une expérience merveilleuse de clarté, de chaleur, d'évidence presque poétique³. Elle frappe juste. Son jugement, commente Michel Serres, qui lui devait sa

1. Voir l'intervention de l'économiste Geneviève Azam, « Simone Weil, philosophe critique du capitalisme », à l'Université d'été solidaire et rebelle des mouvements sociaux et citoyens, Grenoble, 25 août 2018.

2. Entretien radiophonique avec le poète et journaliste Jean Mogin, 13 septembre 1955.

3. Penser poétiquement, c'est d'ailleurs ce que Hannah Arendt, exacte contemporaine de Simone Weil, elle aussi animée par la passion de comprendre, disait d'un autre « pêcheur de perles » également crucial pour notre temps : Walter Benjamin.

vocation de philosophe, est « toujours bien placé¹ ». Cette perception intangible du « chemin juste », qui conduit « au-delà de la violence et de la haine » (la révolte n'est pas l'insurrection), est un guide d'une efficacité inouïe à une époque où, comme le dit encore Michel Serres, l'erreur et la confusion sont la norme, où « le crime le plus crapuleux peut être confondu avec le courage le plus extraordinaire ».

Parmi les multiples fils qui tissent ce livre, il en est trois qu'on mettra en exergue. L'un est économique. Il repose sur un dialogue critique avec Marx, propose une réflexion sur la technique, condamne un système qui « s'oriente tout entier vers la destruction » et explique pourquoi le capitalisme bute sur l'écologie. L'autre fil est politique. Il pointe notre ambivalence face au travail, une docilité qui masque un désir de servitude, et par conséquent l'importance primordiale de la question de la liberté : « On ne fait pas

1. Dans « Simone Weil par ceux qui l'ont connue », documentaire télé, mars 1994. Serres a été très marqué dès 1947 par sa lecture de *La Pesanteur et la Grâce* ; il raconte que René Girard, l'auteur de *La Violence et le Sacré*, le fut aussi. (Voir son entretien avec Jacques Dufresnes, « Michel Serres et Simone Weil : un même combat contre la force », *L'Agora*, vol. 1, n° 8, mai 1994.)

un peuple libre avec des esclaves.» Qu'est-ce alors qu'une société libre ? Une société où l'on s'empare du savoir pour ne pas le subir, où l'on ne laisse jamais tomber la capacité à penser¹. Le troisième fil est social. Dès les premières pages, Simone Weil pose la question d'une société qui ne fait aucune place à ses jeunes. Cette société-là n'a pas d'avenir. L'histoire l'a prouvé. Mais cela a-t-il servi de leçon ? Aujourd'hui inquiet, en colère, Mathis, dix-sept ans, affirme comme d'innombrables autres : « Mon avenir, je n'y pense pas, sinon j'explose². » En ce temps tragique de désorientation des idées, de chaos économique et social, et de guerre généralisée, lire ce livre est une urgence.

Pour en savoir plus

ADLER Laure, *L'Insoumise*, Arles, Actes Sud, 2011.

DARGAN Joan, *Simone Weil: Thinking Poetically*, New York, State University of New York, 1999.

ESPOSITO Roberto, *L'Origine della politica: Hannah Arendt o Simone Weil?*, Rome, Donzelli, 1996.

WEIL Simone, *Œuvres*, édition de Florence de Lussy, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2000.

1. Voir Christiane Rancé, *Simone Weil: le courage de l'impossible*, Paris, Seuil, 2009.

2. *Le Monde*, 13 juin 2020.

Réflexions sur les causes
de la liberté
et de l'oppression sociale

« En ce qui concerne les choses
humaines, ne pas rire, ne pas pleurer,
ne pas s'indigner, mais comprendre. »

SPINOZA

« L'être doué de raison peut faire
de tout obstacle une matière de son
travail, et en tirer parti. »

MARC AURÈLE

INTRODUCTION

La période présente est de celles où tout ce qui semble normalement constituer une raison de vivre s'évanouit, où l'on doit, sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question. Que le triomphe des mouvements autoritaires et nationalistes ruine un peu partout l'espoir que de braves gens avaient mis dans la démocratie et dans le pacifisme, ce n'est qu'une partie du mal dont nous souffrons ; il est bien plus profond et bien plus étendu. On peut se demander s'il existe un domaine de la vie publique ou privée où les sources mêmes de l'activité et de l'espérance ne soient pas empoisonnées par les conditions dans lesquelles nous vivons. Le travail ne s'accomplit plus avec la conscience orgueilleuse qu'on est utile, mais avec le sentiment humiliant et angoissant de posséder un privilège octroyé

par une passagère faveur du sort, un privilège dont on exclut plusieurs êtres humains du fait même qu'on en jouit, bref une place. Les chefs d'entreprise eux-mêmes ont perdu cette naïve croyance en un progrès économique illimité qui leur faisait imaginer qu'ils avaient une mission. Le progrès technique semble avoir fait faillite, puisque au lieu du bien-être il n'a apporté aux masses que la misère physique et morale où nous les voyons se débattre ; au reste les innovations techniques ne sont plus admises nulle part, ou peu s'en faut, sauf dans les industries de guerre. Quant au progrès scientifique, on voit mal à quoi il peut être utile d'empiler encore des connaissances sur un amas déjà bien trop vaste pour pouvoir être embrassé par la pensée même des spécialistes ; et l'expérience montre que nos aïeux se sont trompés en croyant à la diffusion des Lumières, puisqu'on ne peut divulguer aux masses qu'une misérable caricature de la culture scientifique moderne, caricature qui, loin de former leur jugement, les habitue à la crédulité. L'art lui-même subit le contrecoup du désarroi général, qui le prive en partie de son public, et par là même porte atteinte à l'inspiration. Enfin la vie familiale n'est plus qu'anxiété

depuis que la société s'est fermée aux jeunes. La génération même pour qui l'attente fiévreuse de l'avenir est la vie tout entière végète, dans le monde entier, avec la conscience qu'elle n'a aucun avenir, qu'il n'y a point de place pour elle dans notre univers. Au reste ce mal, s'il est plus aigu pour les jeunes, est commun à toute l'humanité d'aujourd'hui. Nous vivons une époque privée d'avenir. L'attente de ce qui viendra n'est plus espérance, mais angoisse.

Il est cependant, depuis 1789, un mot magique qui contient en lui tous les avenir imaginables, et n'est jamais si riche d'espoir que dans les situations désespérées ; c'est le mot de révolution. Aussi le prononce-t-on souvent depuis quelque temps. Nous devrions être, semble-t-il, en pleine période révolutionnaire ; mais en fait tout se passe comme si le mouvement révolutionnaire tombait en décadence avec le régime même qu'il aspire à détruire. Depuis plus d'un siècle, chaque génération de révolutionnaires a espéré tour à tour en une révolution prochaine ; aujourd'hui, cette espérance a perdu tout ce qui pouvait lui servir de support. Ni dans le régime issu de la révolution d'Octobre, ni dans les deux Internationales, ni dans les partis socialistes ou

communistes indépendants, ni dans les syndicats, ni dans les organisations anarchistes, ni dans les petits groupements de jeunes qui ont surgi en si grand nombre depuis quelque temps, on ne peut trouver quoi que ce soit de vigoureux, de sain ou de pur ; voici longtemps que la classe ouvrière n'a donné aucun signe de cette spontanéité sur laquelle comptait Rosa Luxemburg, et qui d'ailleurs ne s'est jamais manifestée que pour être aussitôt noyée dans le sang ; les classes moyennes ne sont séduites par la révolution que quand elle est évoquée, à des fins démagogiques, par des apprentis dictateurs. On répète souvent que la situation est objectivement révolutionnaire, et que le « facteur subjectif » fait seul défaut ; comme si la carence totale de la force même qui pourrait seule transformer le régime n'était pas un caractère objectif de la situation actuelle, et dont il faut chercher les racines dans la structure de notre société ! C'est pourquoi le premier devoir que nous impose la période présente est d'avoir assez de courage intellectuel pour nous demander si le terme de révolution est autre chose qu'un mot, s'il a un contenu précis, s'il n'est pas simplement un des nombreux mensonges qu'a suscités le régime

capitaliste dans son essor et que la crise actuelle nous rend le service de dissiper. Cette question semble impie, à cause de tous les êtres nobles et purs qui ont tout sacrifié, y compris leur vie, à ce mot. Mais seuls des prêtres peuvent prétendre mesurer la valeur d'une idée à la quantité de sang qu'elle a fait répandre. Qui sait si les révolutionnaires n'ont pas versé leur sang aussi vainement que ces Grecs et ces Troyens du poète qui, dupés par une fausse apparence, se battirent dix ans autour de l'ombre d'Hélène ?

